

Les vingt ans de « Terres d'Amérique ». Coup de sonde dans une écriture américaine et Célébration débridée de la Louisiane

Laurent Laplante, Jean-Paul Beaumier et Yvon Poulin

Numéro 144, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83491ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, L., Beaumier, J.-P. & Poulin, Y. (2016). Les vingt ans de « Terres d'Amérique ». Coup de sonde dans une écriture américaine et Célébration débridée de la Louisiane. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (144), 21–25.

Les vingt ans de « Terres d'Amérique »

Coup de sonde dans une écriture américaine



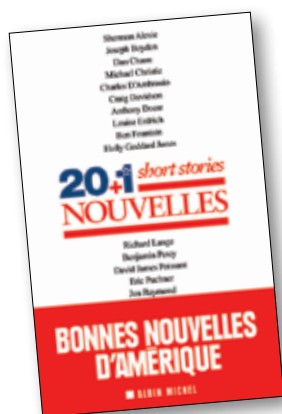
Par
LAURENT LAPLANTE*

Lire l'âme nord-américaine en utilisant comme décrypteur la production moderne de nouvelles, tel semble l'objectif de ce bouquin : 21 auteurs étatsuniens ou canadiens sont mis à contribution et fournissent une pièce à cet ambitieux casse-tête. Bien présomptueux celui qui jugera l'exercice réussi ou raté.

UN PETIT GENRE ?

En 1997, l'éditeur de nouvelles Gilles Pellerin (L'instant même) s'interrogeait avec tact et prudence sur le sens et l'attrait de ce type de littérature. « Nous aurions un petit genre », disait-il sur un ton trompeusement tiède d'humilité. Dans *20+1 nouvelles, Short Stories*¹, le préfacier Francis Geffard y va à son tour d'affirmations aussi négociables : d'une part, la France ne goûterait que médiocrement ce genre littéraire : « Difficile de savoir réellement pourquoi mais en France, les nouvelles ont tendance à avoir mauvaise réputation ». D'autre part, se rassure-t-il, « la nouvelle est loin d'être un genre mineur, et sa lecture peut être tout aussi gratifiante que celle d'une grande fresque romanesque ».

Compliquons un peu les choses. Plusieurs sommités littéraires ont rédigé des



centaines de nouvelles sans parvenir à ce que leur renom y gagne. C'est le cas de Pirandello : son théâtre lui vaut l'estime générale, tandis que ses innombrables nouvelles sont étonnamment ignorées. Même phénomène chez Tchekhov : ses pièces sont jouées sur toutes les scènes du monde (*La cerisaie, Oncle Vania, La mouette, Les trois sœurs...*), alors que

ses nouvelles sont constamment sous-estimées. Des trois tomes que lui consacre « La Pléiade », à peine la moitié du premier suffit pour son théâtre, alors que ses nouvelles, qualifiées frileusement de récits, occupent tout le reste de l'espace. Comme si la nouvelle, française, russe ou italienne, demeurait la Cendrillon négligée de la famille littéraire et contribuait peu au prestige d'un auteur.

D'où l'intérêt du défi que propose Albin Michel depuis vingt ans avec sa collection « Terres d'Amérique », qui comprend déjà presque cinquante recueils : accueillir en priorité l'ample témoignage de la nouvelle nord-américaine, sans pour autant ostraciser le roman de la même origine. Les nouvelles dominent nettement, mais le roman se taille quelques têtes de pont, sans doute au cas où... Même si certains choix déconcer-

Langue peinte se mit à décrire lentement l'intérieur d'un cercle. Le sang-froid du guerrier l'envahit tout d'un coup ; leurs yeux ne le quittaient pas, surveillaient chacun de ses gestes. Chaque fois que Langue peinte arrivait devant l'un des garçons, il plongeait le regard dans ses yeux jusqu'à y voir monter l'araignée-loup de la peur.

Joseph Boyden, « Langue peinte », p. 65.

Kype se demanda si la nouvelle vie qui l'attendait après l'homologation du testament ressemblerait à ça, s'il vivrait entouré d'inconnus. Il allait hériter d'une fortune, mais ne se sentirait jamais entièrement chez lui – c'était comme une clause annexe dans le testament de son grand-père.

Charles D'Ambrosio, « Le jeu des cendres », p. 147.

Et je vis le temps qui passait, chaque minute s'accumulant dans mon dos avant que je n'en aie extrait la moindre goutte de vie. Il allait si vite, voilà ce que je dis, que j'étais assis immobile au beau milieu.

Louise Erdrich, « Le plongeon du guerrier indien », p. 233.

tent, on ne contestera ni la constance ni la méticulosité de l'attention portée par l'éditeur à la littérature de l'Amérique du Nord.

Ces textes-ci, affirme le préfacier, « nous parlent des hommes et des femmes, des familles, d'amour et de haine, de colère et de sentiments plus complexes, de tout ce qui fait la matière brute de nos existences, que la littérature élève au rang d'art pour notre grand plaisir ». Promesse tenue.

Le texte qui suit fait état des 21 nouvelles regroupées dans ce florilège ; celui qui survole une dizaine d'ouvrages – nouvelles et romans – parus au fil des ans dans la collection « Terres d'Amérique » est offert dans le site Web de *Nuit blanche* sous « Terres d'Amérique, À l'écoute d'une autre voix ».

CLICHÉS ET RÉALITÉS

L'Amérindien est une constante dans l'image que se fait l'Europe de la culture des États-Unis. Il a beau porter durablement divers stigmates, il conteste l'homogénéisation : il est en osmose avec la nature, mais souvent démuné face aux soubresauts urbains ; jusque dans la misère, il demeure fier et taciturne ; malgré le rouleau compresseur du toc et de l'éphémère, il est présumé pétri d'une sagesse indéracinable. Du *Dernier des Mohicans* aux Autochtones enfantés par la nouvelle d'aujourd'hui, clichés et réalités coexistent.

Sherman Alexie (« Un homme bien ») donne la parole à cet Indien à la fois compact et incertain. La question *Qu'est-ce qu'un Indien ?* revient comme un refrain et fait lever chaque fois une autre hypothèse. « Est-ce un enfant qui peut entrer tranquillement sans s'être annoncé dans dix-sept maisons différentes ? » « Est-ce un garçon capable de 'chanter le corps électrique' ou une femme 'ne pouvant s'arrêter devant la Mort ?' » « Est-ce le protagoniste d'un miracle ou le témoin qui se rappelle le miracle ? » « Est-ce un fils capable de se tenir sur le pas d'une porte pour regarder son père

dormir ? » « Est-ce un fils qui amène son père à l'école comme objet de discussion ? » « Est-ce un homme qui brandit un harpon ? » « Est-ce un fils qui a toujours su où son père rangeait ses affaires, empilées comme à l'armée ? » « Est-ce un homme capable de porter dix tasses à la fois, accrochées par l'anse aux cinq doigts de ses deux mains ? » « Est-ce un homme qui peut partager son fils et sa femme ? » Jumelage de certitude et de quête d'identité.

Joseph Boyden (« Langue peinte ») présente un *autre* Indien : velléitaire, humilié par sa mendicité, il assiste sans réaction à un meurtre répugnant. « Quand ils passèrent, le petit garçon se boucha le nez. »

Elle-même porteuse de sang indien, Louise Erdrich (« Le plongeon du guerrier indien ») rétablit l'ambivalence : entre Marie et les enfants, d'un côté, et Lulu de l'autre, il faudra choisir, mais peut-être le monde extérieur faussera-t-il le verdict. « Oh, j'argumentai. Je fis tout mon possible. Mais l'argent du gouvernement se balançait devant leur nez. À la fin, dans mon rôle de président, on me présenta une lettre tapée à la machine qu'il me faudrait signer, donnant officiellement acte que Lulu était expulsée. » Dignité et dépendance s'affrontent.

Si la ville n'est pas absente de ce recueil de nouvelles, elle fait pâle figure par comparaison avec l'espace, l'immensité, les distances, tous éléments reliés à une image de l'Indien peut-être menacée d'anachronisme.

CHUTES PLUTÔT RARES

Le lecteur constatera qu'une majorité de ces nouvelles secouent le joug de la chute traditionnelle : elles racontent une tranche de vie sans privilégier un pic dramatique. Il peut surgir, sans plus. Ainsi, Dan Chaon (« Parmi les disparus ») traite comme un unique phénomène le sort d'une famille mystérieusement noyée dans sa voiture et son regret personnel de n'avoir jamais su pénétrer les pensées de sa mère. « Je sais que le

Louise Erdrich

LE PIQUE-NIQUE DES ORPHELINS

Trad. de l'américain par Isabelle Reinharez

Albin Michel, Paris, 2016, 467 p. ; 34,95 \$

Entrer dans un roman de Louise Erdrich, c'est se laisser prendre par la main et quitter le monde tel qu'on le connaît pour pénétrer dans des univers insolites où se mélangent souvent le réel et le merveilleux. *Le pique-nique des orphelins* ne fait pas exception à la règle. Sur des prémices qui pourraient augurer du pire mélo, elle tisse une tapisserie chatoyante sans jamais tomber dans le misérabilisme.

Nous sommes à Argus, un bled perdu du Dakota du Nord, au début des années 1930. Un jour, Karl et sa sœur Mary, âgés respectivement de quatorze et onze ans, sautent d'un wagon de marchandises pour trouver refuge auprès de leur tante Fritzie après que leur mère les a abandonnés en s'envolant avec un aviateur lors d'une fête foraine. Mais Karl repart aussitôt, laissant sa sœur face à l'inconnu. Ainsi commence la chronique de Mary Adare et de son univers, chronique qui s'étendra sur une quarantaine d'années.

Acceptée et aimée dans sa famille d'adoption, Mary deviendra, au fil du temps, une femme forte, indépendante et qui ne s'en laisse pas conter. Elle reprendra la boucherie de l'oncle Pete et de tante Fritzie, secondée en cela par Célestine, une Amérindienne chippewa, son amie d'enfance et son plus solide soutien. À ce duo, il faut ajouter Sita, la cousine de Mary qui rêvait de devenir mannequin mais qui finira par sombrer dans la névrose et la neurasthénie.



Autour de ce trio de femmes graviteront des personnages tantôt flamboyants, tantôt brisés : Karl, le météore à l'apparition intermittente, devenu mi-représentant de commerce, mi-vagabond ; Russell, le demi-frère de Célestine, héros de guerre revenu handicapé du combat ; Wallace Pfef, l'amant vaguement honteux de Karl, enrichi par la culture de la betterave ; et surtout Dot, la fille entêtée et violente qu'ont eue ensemble Célestine et Karl à la suite d'une courte union et sur qui tout le monde veille.

Roman choral d'un lyrisme dénué de tout sentimentalisme et construit sur des regards croisés comme en un jeu de miroirs où se réfléchissent petits événements et grandes tragédies, *Le pique-nique des orphelins* se présente finalement comme la galerie de portraits de quelques admirables femmes fortes et des hommes, plus faibles, qui leur font escorte. Paru en français pour la première fois en 1988 sous le titre de *La branche cassée* et proposé ici dans une nouvelle et remarquable traduction d'Isabelle Reinharez, ce roman fait, une fois de plus, la démonstration de l'immense talent de Louise Erdrich, qui la situe parmi les plus grands auteurs américains contemporains.

Yvon Poulin



coucher de soleil embrasait le lac. Je sais qu'elle s'était retournée pour me regarder. Je sais qu'elle pensait quelque chose.»

Dans « Rebut », Michael Christie met en scène un grand-père qui, apprenant que son petit-fils vagabonde et fréquente les soupes populaires, s'ingénie à lui servir discrètement de providence. Une maladresse du grand-père permettra au petit-fils d'inverser les rôles. Il ne

reconnaît pas son aïeul, mais il l'entoure d'une sollicitude assez méprisante : « Vous avez faim ? Vous avez une mine affreuse de toute façon, vous les poivrots ». Sans drame, la vie, moqueuse, va son chemin.

« Sous la bannière étoilée » de Benjamin Percy montre que le service militaire lui-même peut devenir un banal gagne-pain. « Nos pères – celui de Gordon et le

mien – étaient comme les autres pères de Tumalo. Tous, ou presque, s'étaient engagés comme soldats à temps partiel, des réservistes payés à la journée d'entraînement » ; « On ne comprenait pas tout à fait la raison pour laquelle nos pères se battaient. Seulement qu'ils devaient le faire. La nécessité de la chose faisait que son bien-fondé n'entraînait pas en ligne de compte ». Quand la vie elle-

même perd son sens, pourquoi la nouvelle devrait-elle offrir l'artifice d'une chute spectaculaire ?


Même accent sur le quotidien chez Craig Davidson (« Un goût de rouille et d'os »). Pour sauver son ami de la noyade, le héros brise la glace de son poing de boxeur ; il se disloque tous les os de la main. Résultat douteux, puisque le coma enveloppera le rescapé. À 37 ans, le sauveteur boxe toujours, sans espoir de victoire et en demandant à sa main ce qu'elle ne peut donner. « Une fois que vous avez atteint une certaine expérience, vous ne vous battez plus sans raison. » Comme le coma dure, le motif est permanent : pour défrayer le coût de l'hôpital, le boxeur affronte douleur et défaite autant de fois qu'il le faut. La nouvelle s'achève sur une continuité implacable, mais sans chute.

ET LA MAGIE, LA VIOLENCE, LES ARMES...

Malgré ces parentés créées par la présence de l'Autochtone ou l'absence fréquente de conclusions inattendues, la variété règne. « La femme du chasseur » d'Anthony Doerr glisse de la tuerie des bêtes à la tendresse : « Il voulait lui dire que même si les loups étaient partis, et cela peut-être de toute éternité, ils étaient toujours dans ses rêves. Qu'ils puissent courir là, sauvages et sans entraves, était sans doute suffisant. Elle comprendrait. Elle avait compris avant lui ». « Pièces détachées » d'Holly Goddard Jones dépasse en brutalité le *Titus Andronicus* de Shakespeare, mais peut-être est-ce à cause de Dieu : « Réduire Dieu à ses mains, à des pièces détachées – de grandes mains masculines, qui pouvaient cogner, faire mal, sur un coup de tête ». Richard Lange (« Bank of America ») traite le vol à main armée comme un loisir à temps perdu et il s'en trouve dûment récompensé. Dans ses « Souvenirs d'enfance sur la conquête de l'Ouest », Karen Russell donne au père du clan la tête du Minotaure et parvient, comme lui, à imaginer, face au désert qui poudroie, le trèfle qui

poussera à foison...

Malgré telle ou telle sélection moins séduisante, la moyenne de ces 21 nouvelles nord-américaines mérite l'attention. L'ensemble érige dans l'imaginaire le profil d'un pays écartelé en mille coutumes, dont les violences injustifiables coexistent avec les dévouements touchants et héroïques, qui subit les traditions comme il obéit aux audaces naissantes,

qui hésite entre la haine de l'Autre et la main tendue à tout humain. Et tout cela est lisible, accessible, reflet de valeurs qui règnent sans plaider. 

1. Collectif, *20+1 nouvelles, Short Stories*, trad. de l'américain par douze traducteurs, Albin Michel, Paris, 2016, 647 p. ; 29,95 \$.

* Laurent Laplante (page 54).

Célébration débridée de la Louisiane

Les maraudeurs de Tom Cooper



Par
JEAN-PAUL BEAUMIER*

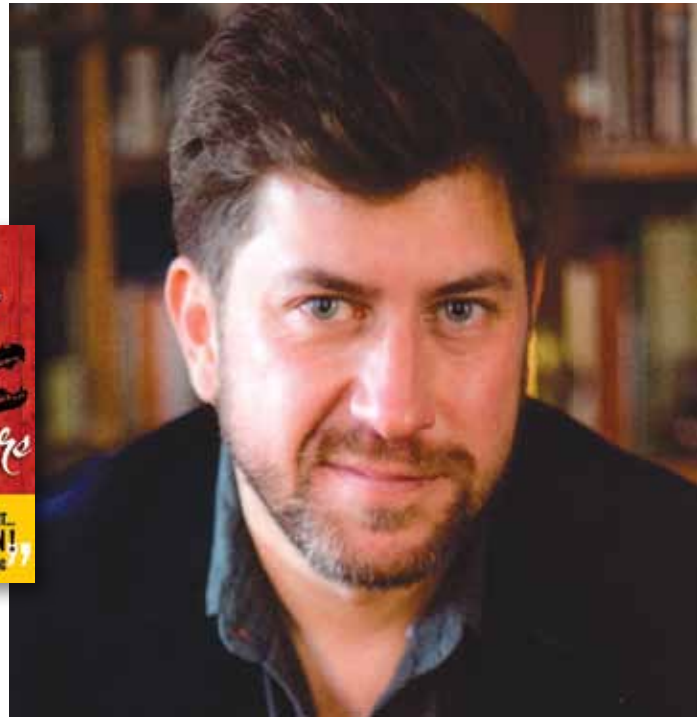
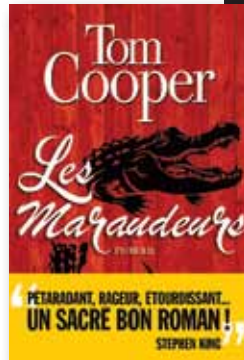
Véritable hymne à la survivance, *Les maraudeurs*¹, premier roman de Tom Cooper qui vit et enseigne à La Nouvelle-Orléans, est aussi dense et touffu que la région marécageuse dont il fait ici la figure centrale.

L'atmosphère, la touffeur qui s'en dégage et la galerie de personnages qui y défilent tour à tour sont intimement liés aux confins de cette terre qui se jette dans le golfe du Mexique lorsque la violence des ouragans qui la frappent de plein fouet ne décide d'inverser le cours des choses, obligeant les gens à fuir ou à se réfugier sur les toits de leurs maisons, parfois au péril de leur vie. Tour à tour française, espagnole, puis de nouveau française

avant d'être cédée pour une poignée de haricots aux États-Unis, ce qui marque la fin d'un rêve, celui d'une Amérique française, cette terre, la Louisiane, accueillera riches planteurs, pirates, esclaves et déportés acadiens qui s'y côtoieront dans le dédale de canaux infestés de moustiques, de serpents et d'alligators qui sauront tenir à distance les intrus, tant ceux d'hier qui cherchaient à repérer les conscrits que ceux d'aujourd'hui, les envoyés des compagnies

pétrolières qui s'ingénient à se soustraire à leurs responsabilités civiles depuis le passage de l'ouragan Katrina et la marée noire qui s'en est ensuivie en offrant de maigres chèques aux pêcheurs en guise de compensation afin de se mettre à l'abri de poursuites judiciaires. L'exploitation du pétrole vaut bien que l'on prenne quelques risques et que l'on sacrifie quelques écrevisses, crevettes et autres crustacés...

Dès l'amorce, le ton est donné, le rythme établi, l'atmosphère campée : « Ils surgirent des entrailles ténébreuses du bayou comme des spectres, d'abord une lueur fantomatique dans le brouillard, puis le vrombissement d'un moteur : un hors-bord en aluminium fusant sur la laque noire de l'eau ». Les spectres en question se nomment Toup, les frères Toup, Reginald et Victor, petits malfrats versés dans la culture du cannabis au milieu des bayous, là où personne n'ose s'aventurer, loin des curieux et des pêcheurs qui peinent à gagner honnêtement leur vie en avalant des analgésiques à la poignée comme s'il s'agissait de bonbons à l'anis sagement rangés dans un distributeur en forme de figurine de Donald Duck. Puis apparaît Gus Lindquist, véritable anti-héros, manchot et alcoolique à qui on a volé son bras artificiel parce qu'il ne cesse de fouiner là où il ne le devrait pas malgré les avertissements répétés qu'on lui a servis. Lindquist poursuit sans relâche la même chimère depuis que le commerce des pêches a décliné après le déversement de pétrole de la BP : retrouver le trésor de Jean Lafitte, le fameux pirate qui écumait les eaux du golfe du Mexique et pillait tous les bateaux qui s'y aventuraient. L'hospitalité de ces terres ne date pas du passage du dernier ouragan. Lafitte avait établi ses quartiers dans le bayou Barataria, non loin de La Nouvelle-Orléans. Lindquist, muni de son détecteur de métal, ne cesse d'arpenter ces eaux boueuses et infestées à la recherche de pièces d'or. D'autres personnages, comme Wes Trench et son père, se contentent d'affronter la réalité, de sortir en mer jour après jour




Tom Cooper

en espérant que la récolte sera meilleure que celle de la veille. Wes en veut à son père depuis que ce dernier a refusé de fuir devant l'ouragan Katrina, qui a emporté devant leurs yeux sa mère sans que son père ou lui aient rien pu faire pour la sauver. Aussi palpable que la chaleur est insoutenable, la tension entre le père et le fils menace d'éclater à tout moment. À cette galerie de personnages s'ajoute Brady Grimes, maraudeur en habit cravate, employé de la compagnie pétrolière BP chargé de soutirer aux habitants du marais des décharges de responsabilité à la suite du déversement de pétrole en leur proposant des ententes véreuses.

La brise chaude et pestilentielle qui souffle sur la Barataria « charriant des effluves d'ordures et de pisse, de fruits de mer et de café à la chicorée, de purin et de fruits pourris » ne suffit pas à alimenter les péripéties romanesques du récit. D'autres personnages tout aussi colorés, comme Cosgrove et Hanson, tous deux condamnés par un juge à effectuer des travaux communautaires à la suite de vols et délits divers, apprendront également à leur tour qu'il leur

eût été préférable de se tenir loin de la Barataria.

Les maraudeurs se présente avant tout comme la célébration joyeuse et débridée d'un État sudiste aux facettes multiples. « L'État de Louisiane, faisait souvent remarquer le père de Wes, aurait toujours les mains sales. Ça avait toujours été le cas et ça ne changerait jamais. L'endroit le plus corrompu de tout le pays, d'après lui. Et à quoi d'autre aurait-on pu s'attendre de la part de cet avant-poste dressé à l'improviste et confisqué par une bande de hors-la-loi et de bohémiens sortis des marais ? D'un endroit qui, au cours de ses jeunes années, n'avait cessé d'être ballotté d'un pays à l'autre comme un enfant illégitime ? Il n'y avait qu'à voir. »

Et à plonger dans ce roman tout à la fois noir, drôle et poignant. 

1. Tom Cooper, *Les maraudeurs*, trad. de l'américain par Pierre Demarty, Albin Michel, Paris, 2016, 399 p. ; 32,95 \$.

* Jean-Paul Beaumier (page 41).